

Portrait d'une inconnue

Gilles Lucas

Je n'oublierai jamais le jour où je la vis pour la première fois. En ce temps-là, qui remonte à une époque où régnait le plus grand des chaos, je ne trouvais plus, au fond de mon cœur vide, qu'une grande fatigue de la vie et une envie forte d'y mettre un terme.

Un matin de février, je m'apprêtais à mourir, le canon d'un revolver pointé sur la tempe, lorsque j'aperçus, à la fenêtre de l'immeuble d'en face, le visage d'une femme jeune qui me redonna le goût de la vie. Il y avait quelque chose d'émouvant dans ce visage encadré de cheveux noirs, dans le contour moelleux du menton, dans les yeux d'un vert étrange, doux comme du velours, dans le dessin de la bouche.

Le lendemain, comme je la croisai dans la rue au bas de son immeuble, elle portait une robe de velours rouge qui adhérait à son corps comme le pelage aux membres élastiques des félins, et ne dissimulait rien de ses formes. Elle avait cette sorte de grâce intimidante qui ne saurait échapper à l'*œil* du peintre que je suis et qui tient à la justesse des proportions. Bien plus qu'à une simple femme, belle et désirable, qui s'attire, au rythme de sa marche, l'attention et les éloges les plus flatteurs, elle

ressemblait à une orgueilleuse et inébranlable statue de marbre descendue de son socle comme par un effet de magie.

A partir de ce moment, je n'ai eu de cesse de la dessiner. Chaque jour, dans mon atelier, je l'observais à la dérobée, derrière sa fenêtre. Je traînais avec soin le fusain sur la toile. Seulement voilà : mon dessin, roide et sec, ne ressemblait à rien. Il rappelait d'une façon assez grotesque celui des peintres débutants. Je copiai le visage de *ma belle inconnue* comme un élève copie médiocrement une académie, d'une main hésitante, avec une exactitude gauche qui donnait à la figure un air renfrogné.

L'automne était arrivé ; je me promenais sous les grands arbres presque dépouillés du parc Monceau, à Paris. Ce jour gris et froid me remplissait d'angoisse ; je songeais à la jeune femme qui devait m'inspirer la perfection vers laquelle je tendais sans jamais l'atteindre. Soudain, alors que mes yeux se perdaient dans le vague, je la vis qui s'avançait vers moi, avec son air mutin de marquise galante. Elle souriait, ses dents blanches se montraient éblouissantes sur ses lèvres charnues ; paraissaient plus claires encore que de la porcelaine fine ; ses cheveux fous, dérangés par sa marche précipitée, tombaient sur ses yeux noirs. Elle était vêtue d'une robe de velours noir, et il se dégageait de toute sa personne un parfum troublant, comme celui d'une fleur à l'odeur violente qui vous serre la poitrine. A nouveau, je restai frappé de surprise, m'avouant que je n'avais jamais vu de femme aussi parfaitement belle ; je la contemplais depuis quelques secondes à peine, de la même façon, que l'on détaille avec admiration une œuvre d'art, lorsque je la vis se précipiter brusquement vers un jeune homme qui lui aussi s'élançait à sa rencontre. Je ne pouvais croire que cette jeune femme si belle pût s'intéresser à un garçon

aussi commun. Il avait l'allure d'une brute épaisse et musclée ; il la saisit dans ses bras et écrasa brutalement ses lèvres sur les siennes. Je m'arrêtai de marcher avec un air d'étonnement très marqué, je les regardai qui s'embrassaient. Le regard de l'homme s'arrêta un instant sur moi, puis ses lèvres s'ouvrirent comme pour parler, mais ce fut son rire qui sortit le premier. Il partit plein d'éclats, et presque aussitôt la jeune femme tourna la tête vers moi, me dévisagea et se mit à rire, elle aussi.

Ce rire fut un poignard qu'elle me planta dans le cœur.

Je l'ai détestée à jamais et renoncé pour toujours à faire son portrait.

Un matin, je ne l'ai pas aperçue à sa fenêtre ni rencontrée dans la rue. C'est ce matin-là, très précisément, que j'ai vu un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui marchaient sur le trottoir de la rue de la Convention, en face de mon immeuble. Des gendarmes les poussaient sans ménagement. Je ne peux m'empêcher de me rappeler leur détresse, je ne peux m'empêcher de penser aux larmes de leurs enfants qui coulaient, à leurs petites mains qui tremblaient dans celles de leurs parents. Et j'entends encore la voix de l'un des gendarmes qui hurle, oui, je l'entends encore, cette voix grasse et épaisse, désagréable, cette voix de commandement qui ordonne avec brutalité et sauvagerie. Soudain, alors que je me frayais un passage dans la foule des badauds qui regardaient ces hommes et ces femmes comme un l'on regarde, au Jardin des Plantes, des animaux tourner et souffrir derrière les barreaux de leur cage, je l'ai reconnue, une valise à la main. Elle était pâle et triste. Il y avait, ce jour-là, quelque chose d'inanimé, de sépulcral, de mortuaire dans son visage austère que l'on eût dit taillé dans le plus beau marbre de Carrare. C'est à ce moment-là que j'ai trouvé

l'inspiration et que j'ai réussi à faire le portrait de cette femme qui, depuis de longues semaines, m'attirait, me fascinait par l'étrangeté de son allure et le charme ensorcelant de sa beauté tout à fait remarquable.

Aujourd'hui, dans ma propriété de Saint-Rémy-de-Provence, je ne me lasse pas de regarder, posé sur un chevalet droit, le portrait saisissant de cette femme à qui je n'ai jamais pu parler. Je ne le regarde pas sans que des larmes viennent brouiller mes yeux. Je l'ai peinte ainsi, belle, attirante ; mais j'ai renoncé à peindre la petite étoile jaune qu'elle portait, ce matin glacial de novembre, cousue à la place du cœur.

L'auteur

Âgé de 54 ans, je suis professeur-documentaliste dans un collège de Seine-et-Marne. Je suis originaire du département du Finistère où j'ai conservé de solides attaches familiales.

J'ai fait des études de philosophie. Durant quelques années, j'ai effectué des remplacements en tant que professeur-documentaliste (métier qui me passionne) dans l'Education nationale. L'obtention du CAPES m'a permis d'être titularisé et d'obtenir un poste fixe.

Actuellement, je réside à Paris avec ma compagne.

Je suis passionné de littérature, de théâtre et de cinéma. D'écriture aussi, bien sûr. J'y consacre une grande partie de mes loisirs. Au collège où j'exerce mon métier, j'encourage nos jeunes, non seulement à lire, mais à écrire dans le cadre d'un atelier d'écriture. La tâche est parfois ardue mais exaltante.